

## *Mémoires en forme de lettres...*

de Fr. François de Paule Dargnies

### Contexte de ces extraits

Fr. François de Paule, prêtre picard rentra à La Valsainte en 1793, il fut chargé de l'infirmierie. Il participa à l'Odyssée monastique et souffrit beaucoup au cours du voyage. En 1813 il résolut de sortir de l'Ordre et il écrivit ses Mémoires, entre autre pour justifier sa décision, ce qui explique en partie le ton employé.

En 1798, devant l'invasion de la Suisse et du Valais par les armées française, dom Augustin de Lestrangé avait résolu de fuir vers l'est. Moines, moniales, oblats, enfants, plus de deux cent personnes, migrèrent sous sa direction depuis la Suisse jusqu'en Russie dans l'espoir d'y trouver un établissement stable. Il avait effectué des démarches auprès du tzar Paul Ier et de l'évêque dont dépendaient les maisons des trappistes pour obtenir les autorisations nécessaires à l'implantation d'étrangers catholiques dans une région slave à majorité orthodoxe. Ce ne fut pas facile et il dut s'absenter de longs mois pour se rendre à Saint-Pétersbourg plaider sa cause. À la fin du premier hiver russe, il s'est avéré que la vie d'un trappiste n'était pas tenable dans un environnement aussi rigoureux, températures très basses : -30 °C, compte-tenu du régime alimentaire très carencé, sans protéines ni graisses et des conditions de vie très austères, présence à l'église non chauffée pour les offices plusieurs heures par nuit et par jour, sans bouger. Dom Augustin résolut alors d'abandonner cette zone et de tenter un retour à l'ouest, jusqu'en Amérique. Il annonça cette décision aux moines qui n'étaient pas préparés à ce changement d'orientation.

Quoique notre séjour à Wistrice ne fut pas pour nous fort agréable, cependant, Monsieur, comme nous y étions tranquils, fort bien vus des Messieurs de la maison, **nous nous estimions préférions encore notre situation à tous nos voyages**. Nous n'eussions même rien désiré de mieux si le R.P. abbé [dom Augustin] ne nous eut fait concevoir les plus flateuses espérances d'être dans peu de tems avantageusement placé. Dans cette pensée nous soupirions sans cesse après son retour et jamais aucune de ses absences ne nous a parrue plus longue. Elle eut cependant son terme comme toutes ces choses de ce monde. Quelques jours avant la Saint-Bernard, il arriva sur le soir et il ne fut question de rien jusqu'au lendemain matin qu'il tint lui-même le chapitre Alors il nous dit, mais d'un air assez froid, que l'empereur lui avait assigné deux maisons dans la Volinie, pour en jouir aux conditions susdites et que nous devons nous tenir prêts à partir le lendemain de la Saint-Bernard. Il n'entra pas dans de plus grands détails et termina le chapitre par les accusations des fautes à la manière accoutumée. Le chapitre fini il passa dans la chambre de l'infirmierie où était le Père Colombarin malade. Il en fit sortir tous ceux qui pouvaient le gêner et me commanda d'appeler le Père Urbain qui faisait les fonctions de supérieur et plusieurs autres anciens. Alors, les portes fermées, il nous adressa la parole et nous dit que **quelques flateuses que fussent les propositions de l'empereur, il ne pouvait les accepter, que dans son voyage, il s'était aperçu que l'archevêque de Petesbourg voulait avoir sur nous, et en particulier sur les religieuses, une pleine et entière juridiction, qu'en venant en Russie pour s'y établir il avait mis pour condition spéciale avec Sa Majesté, que**

**nous jouirions dans ses États de toutes nos exemptions** [de la juridiction épiscopale], **droits et privilèges, que puisqu'on ne voulait plus aujourd'hui remplir cette condition, il était bien résolu de quitter la Russie, plutôt que d'y être soumis aux ordinaires [évêques], ce qui ferait infailliblement notre perte. Il ajouta [151] que nous ne laisserions pas de partir pour nous rendre en Volinie, parce que cela nous approchait de la frontière,** mais qu'en attendant, il avait délibéré avec nos frères d'Orcha, **d'écrire à l'empereur de lui témoigner notre reconnaissance pour toutes ses bontés, de lui dire que nous ne pouvions les accepter au prix qu'il y mettait et contre la parole qu'il nous avait formellement donné et qu'en conséquence nous le conjurons de ne pas nous refuser de nous permettre la sortie de ses États, ou tout au moins de nous rapprocher de la frontière de la France où nous espérons que ses armes victorieuses nous donneraient bientôt la liberté de rentrer.** Il tira à l'instant la lettre de sa poche qui était signée de tous nos frères d'Orcha. Il nous dit que nous ne pouvions nous dispenser de la signer nous-mêmes, qu'en agir autrement ce serait mal entendre nos véritables intérêts. Puis mettant la lettre sur la table il nous fit approcher chacun selon notre rang pour y mettre notre signature. Personne ne répondit un seul mot. À peine eut-on le tems de la réflexion. Chacun signa et le R.P. content monta aussitôt en voiture et partit pour Bresch. **Une revirade aussi inopinée me jeta dans un abattement incroyable.** Je ne pouvais comprendre comment aucuns de nos frères et en particulier les supérieurs, n'avaient osé ouvrir la bouche pour faire quelque représentations. Je m'accusais moi-même de lâcheté et ne pouvant garder ~~en~~ ~~moi-même~~ au-dedans de moi toutes celles qui se présentèrent en foule à mon imagination, je m'empressai de les communiquer aux plus sensés et en particulier aux Pères Colombar et Urbain. **Il faut noter que pour nous consoler, le R.P., avant de partir, nous avait dit que nous ne devons pas nous mettre en peine où nous irions en sortant de Russie, que son parti était pris de nous conduire tous en Amérique, que d'après les nouvelles qu'il en recevait de tems en tems, c'était le seul endroit où nous puissions nous réfugier avec sûreté. Je ne voyais dans la conduite du R.P. qu'une inconstance rebutante, une envie démesurée de prolonger les voyages.** Je ne concevais pas comment, pour la conservation de droits et de privilèges ~~qui~~ qui ne se sont introduits qu'abusivement dans l'état religieux, au préjudice de l'autorité ecclésiastique et civile, **il voulait en un instant rendre inutiles des dépenses immenses qu'il avait faites, les travaux et les fatigues qu'il nous avait fait supporter, pour nous forcer, après un pareil voyage [152] à le suivre en Amérique. Cette idée seule me révoltait et il me semblait qu'il ne pouvait, en vertu de l'obéissance que nous lui avions promise, nous y obliger.** Ces raisons et bien d'autres firent impression sur l'esprit de nos pères. Ils me dirent même de les mettre par écrit, que le Père Urbain ne tarderait pas à partir pour Bresch, qu'il les remettrait au R.P., peut-être avant qu'il eut mis sa lettre à la poste. Je ne perdis pas un instant. Je dressai un mémoire et dans l'instant où je le confiais au Père Urbain, arriva un exprès qui m'ordonnait de partir sans différer pour aller visiter à Bresch une de nos sœurs dangereusement malade. Je me réservais alors de le présenter moi-même. Je me mis en route avec le Père Urbain dans l'espérance qu'instruit lui-même de tout ce qui y était contenu, il appuierait mes observations, auprès du R.P.

Arrivés à Bresch, je remis mon mémoire au R.P. qui n'eut d'autre effet que de produire une vive contestation entre nous deux, dans laquelle les épithètes de brouillon, de murmureur, de désobéissant, d'entêté, de mauvais religieux, etc., ne me furent pas épargnés. Le Père Urbain, témoin de cette scène, car quoique le R.P. m'eut tiré à l'écart, je parlai de manière à me faire entendre de tout le monde, le Père Urbain, di-je, garda prudemment la neutralité et malgré ses promesses, me laissa débattre avec le R.P. sans dire une seule parole. Enfin cette scène scandaleuse se termina par **la protestation que je fis de ne point le suivre en Amérique, ne m'en sentant les forces ni phisiques ni morales et ne croyant pas qu'il put m'y forcer en vertu du vœu d'obéissance que je lui avais fait et dont j'étais prêt à me faire délier par une autorité légitime s'il était nécessaire.** Il ne me poussa pas plus loin. Nous descendîmes chez la malade. Ma visite faite, il fut vaquer à ses affaires. Je restai pendant ce tems ou livré à mes propres réflexions ou bien dans la compagnie de M<sup>r</sup> l'abbé Fay, homme droit et plein de bon sens, dans la conversation duquel je fus bien loin de trouver des raisons propres à me désabuser. Il parlait librement au R.P. mais il n'avait pas plus d'empire que moi sur son esprit. Enfin il me ramena sur le soir à Wistrice. Dans la voiture il voulut quelques fois remettre la question sur le tapis, mais mon parti étant pris, je trouvais toujours le moyen de l'éluder.

[153] Pendant son séjour à Wistrice le R.P. abbé ne s'occupa qu'à régler tout ce qui était nécessaire pour le départ qui devait avoir lieu deux jours après.

Telles étaient, Monsieur, mes occupations, lorsque Mr l'évêque de Willena (Vilna) vint au monastère de Wistrice pour en faire la visite car en ce pays on ne connaît point les exemptions et les religieux, tout cisterciens qu'ils étaient, n'en étaient pas moins soumis à l'Ordinaire et c'est ce qui rendait les prétentions du R.P. abbé hodieuses à ces monastères, ayant autant de raisons que lui pour jouir des privilèges de l'Ordre. Comme j'avais écrit à ce prélat pour lui communiquer mes projets et me recommander à sa protection et qu'il ne m'avait fait aucune réponse, il s'informa de moi et demanda à me parler. J'étais incommodé. Il voulut bien prendre la peine de venir lui-même me trouver dans la cellule. Je m'empressai, après les témoignages de respect que je lui devais, de lui demander s'il n'avait point reçu de lettres de l'empereur. « Je suis, me répondit-il, porteur de sa réponse. Il ne veut pas absolument que vous sortiez de ses États. Il vous confirme la promesse qu'il a faite à votre R.P. de vous laisser jouir de tous vos droits et privilèges et il assigne deux maisons pour vos religieuses, etc. » A cette nouvelle, que j'étais bien loin d'espérer, je ne pus contenir ma joie. Sa Grandeur voulut me parler du projet que je lui avais communiqué de me fixer à Wistrice. Il voulut me faire envisager que, vue ma mauvaise santé, j'y serais mieux que dans notre réforme, que d'ailleurs mon caractère et ma manière de voir et de penser ne parraissent pas beaucoup sympathiser avec celle du R.P. abbé, qu'il se proposait de le voir et qu'il arrangerait tout avec lui. « Non, lui dis-je, Mgr. Je vous en dispense, tout est arrangé. **Jamais mon intention n'a été de me séparer de mes frères. J'ai voulu seulement, me sentant dans l'impossibilité de les suivre, surtout en Amérique, m'assurer un asile dans ce pays ; ici, étant venu l'y chercher de si loin et avec tant de peines, mais puisque mes frères restent, j'y resterai avec eux.** J'y vivrai et j'y mourrai avec eux dans mon état et demain (car il était 7 h du soir) je me réunis aux deux religieux qui sont resté ici pour y garder les bagages. » Il n'insista pas d'avantage et le lendemain la chose fut

exécutée. [159] Si ce ne fut pas sans peine que les religieux de la maison me virent sortir de chez eux car ils espéraient bien me garder, mes deux frères au contraire, en me voyant revenir, furent au comble de leur joie, ma séparation ayant été pour eux un grand sujet de peines. Libre et débarrassé de toute inquiétude, ma santé commença à s'améliorer. [...]

## Lettre 26

[...]

[165] Aussitôt que les glaces et les nèges furent fondues, nous nous mîmes à cultiver fortement nos terres (tout notre travail pendant l'hiver avait été de scier et de fendre du bois). Déjà nous avions presque tout ensemencé, nous avions planté force pommes de terre, nous n'avions rien négligé pour bien remuer et fumer nos jardins et nous y avions répandu avec ordre les semences de toutes sortes de légumes. Nous nous réjouissions dans notre travail par l'espérance de faire, avec l'aide de Dieu, une abondante récolte lorsqu'on vint nous dire que nous ne serions pas longtems dans le pays, que l'empereur ne voulait plus nous y souffrir. Cette nouvelle nous jeta dans la consternation mais elle ne me surprit pas car que je restais toujours persuadé que **le R.P. abbé se trouvait gêné en Russie et qu'il ne négligeait rien pour s'en faire renvoyer**. J'avais eu quelques jours auparavant un secret pressentiment de ce qui devait prochainement nous arriver. Je l'avais même communiqué au supérieur. Quelques jours se passèrent sans qu'on entendit parler de rien mais ce ne fut pas sans trouble et sans inquiétudes de mon côté. Je méditais en moi-même comment je pourrais me tirer de **la dure nécessité de me remettre de nouveau en route, ayant des voyages par-dessus la tête**. On commençait même à se rassurer et à regarder ce bruit comme supposé lorsque Mgr l'évêque de Lucko vint lui-même en grand cortège nous intimer les ordres de Sa Majesté. Il avait ordre de dresser un catalogue exact de tous ceux qui étaient entrés dans ses états comme trappistes ou comme leur appartenants et tous à telle époque, qui était de trois semaines au plus, devaient partir sans qu'il en put demeurer ~~aucun~~ aucuns. Que faire dans une telle perplexité ? **L'idée du voyage de l'Amérique que je savais tenir au cœur du R.P. abbé, me revint à l'esprit. Je n'en pus même soutenir la pensée et je ne voulus rien négliger pour m'y soustraire s'il était possible**. Comme pendant notre séjour Mgr l'évêque de Lucko m'avait fait un jour appeler pour me consulter parce qu'il avait mal aux yeux, je crus que je ne pouvais mieux faire que d'aller m'adresser directement à lui pour lui exposer ma situation et les dangers en tout genre auxquels je me trouvais exposé en suivant le R.P. abbé. Mais je crus auparavant devoir me faire préparer les voies par un ~~jeune~~ ecclésiastique qui ~~était~~ avait été novice chez nous et qui par sa belle voix avait trouvé moyen de se placer dans la cathédrale. Je lui écrivis donc de parler à Sa Grandeur, de la sonder pour savoir si par sa protection je ne pourrais pas obtenir de rester dans le pays, que je m'abandonnerais entre [166] ses mains pour disposer de moi selon ma capacité comme elle le jugerait à propos. Je ne tardai pas à recevoir une réponse qui me fit concevoir les plus grandes espérances car il y avait à l'évêché une pharmacie à l'usage des ecclésiastiques des communautés et des pauvres et ~~l'on~~ il était question de m'en donner l'intendance en même tems que j'aurais été constitué le médecin des ecclésiastiques et des pauvres. Rien certainement n'était plus de mon goût et plus capable de m'animer. [...]

## Lettre 27

[...]

Déjà le R.P. abbé était arrivé à Terespol avec les religieux d'Orcha pour nous y joindre et nous conduire avec lui. Comme on refusa de l'y recevoir, il s'embarqua sur le Bug résolu de nous y attendre. Voyant que nous n'arrivions pas et qu'il y était vexé car on ne lui permettait de s'arrêter ni sur un rivage ni sur l'autre, attaqué d'ailleurs, lui et plusieurs de ses religieux de la fièvre ~~d'au~~ intermittente et de la dysenterie, il prit les devants. Quelques jours après lui arrivèrent les religieuses d'Orcha sur un bateau. On les empêcha de descendre à terre et lorsque nous arrivâmes nous-mêmes à Terespol elles étaient reléguées dans une petite île du Bug où un officier français leur avait procuré des tentes pour se coucher et où elles vivaient comme elles pouvaient. Nous ne fûmes pas mieux reçus que les autres. On nous fit beaucoup de difficultés pour nous laisser entrer enfin. Cependant après bien des débats l'on nous accorda une grande maison bien suffisante pour tout notre monde et par la même occasion les religieuses descendirent aussi et furent logées dans une maison où les religieuses de Bresch vinrent les joindre. Elles ne tardèrent pas alors à remonter sur leur bateau et poursuivirent leur voyage sur le Bug à la suite du R.P. abbé. Pour nous, persuadés qu'il nous en coûterait moins à voyager par terre que par eau et pour éviter d'ailleurs le retardement qu'aurait exigé l'équipement d'une barque capable de contenir tout notre monde et nos bagages, nous nous décidâmes à le faire mais nous étions sans argent et le R.P. seul pouvait remédier à cet inconvénient. Il était parti depuis plusieurs jours et il était difficile de l'attendre. Cependant comme le Bug est très tortueux nous prîmes le parti ~~de le~~ d'envoyer directement par terre un exprès en toute diligence pour l'attendre dans un des endroits où il devait passer, ce qui retarda beaucoup notre départ que nous ne pouvions effectuer sans cela. Heureusement l'exprès l'atteignit encore à tems. Sur nos lettres il ne différa pas un seul instant et nous envoya François<sup>1</sup> qui lui tenait alors lieu de domestique pour nous apporter tout ce qu'il pouvait nous donner d'argent. [176] Munis de ce secours nous ne différâmes pas à nous remettre en marche toujours en cautoyant les frontières de la Russie polonaise, ce qui nous obligea à faire de grands détours et nous retarda encore beaucoup. Pendant ce petit séjour à Terespol je trouvai **Mr l'abbé Fay** chez les dominicains, qui se disposait à partir pour retourner à Léopold où il avait demeuré pendant quelques tems avec les religieuses. **J'appris de lui que las et fatigué des voyages et ne se sentant point capable de suivre les nonnes jusqu'en Amérique où le R.P. abbé lui avait dit qu'il les voulait conduire (car c'était toujours son projet)** que d'ailleurs ne s'étant pas accordé avec ledit R.P. à cause de plusieurs représentations qu'il avait cru devoir lui faire, il s'était démis de sa charge de directeur spirituel et temporel et que pour tout paiement des peines qu'il avait prises il lui avait fallu disputer longtems pour obtenir enfin la soutanne que je lui voyais sur le dos. Il vint nous voir au moment de notre départ. Je remis à ses soins un de nos frères qui était à toute extrémité et que nous étions forcés d'abandonner et nous nous embrassâmes comme deux amis bien convaincus qu'ils ne devaient jamais se revoir. [...]

---

<sup>1</sup> Jeune homme qui savait l'allemand. Il aurait désiré se faire religieux mais le R.P. préféra s'en servir pour ses affaires.

## Lettre 28

[...]

Quoique la religion dominante de Dantzic soit la protestante, il règne cependant sur cet article une grande liberté. La ville contient [182] un grand nombre de bons et de fervens catholiques. Les jours de dimanche et de fête, l'église des Brigitins en était remplie. Je me plaisais à me trouver à leurs offices et à considérer la dévotion dont ils étaient animés. J'avais surtout un singulier plaisir à entendre les religieuses brigittines chanter. Elles le faisaient avec une ferveur capable de nous confondre. Enfin tout mon tems était employé à méditer par tout ce qui pouvait animer ma piété, ce qui m'a fait beaucoup regretter le petit séjour que nous avons fait dans cette maison. **Mais les douceurs et la tranquillité que j'y goûtais malgré mes infirmités devaient me faire craindre que bientôt je serais exposé à de plus grandes épreuves. En effet pendant ce tems, pendant que je goûtais ainsi sans inquiétude les douceurs d'une vie tranquille, le R.P. abbé ne se donnait aucun repos. Il ne savait encore où définitivement il nous conduirait. Son projet de nous faire passer en Amérique ne lui était pas encore sorti de l'esprit mais il y trouvait tant d'oppositions de la part d'un grand nombre de ses religieux qu'il n'osait même en parler. Pour moi je lui dis formellement que si je pouvais seulement soupçonner qu'il y pensat encore, dès le moment je l'abandonnerais et chercherais à me placer quelque part, que j'aimais mieux mourir tranquille dans quelque coin que de m'exposer à périr au milieu de toutes les peines et les tracasseries qui seraient inséparables d'un pareil voyage, de manière qu'il n'en parla plus et il ne fut question que de gagner Hambourg, se proposant, lorsque nous y serions arrivés de laisser là à chacun une espèce de liberté de favoriser ses projets ou de rentrer dans l'Allemagne.** Deux voies se présentaient pour aller à Hambourg : la terre et la mer. Le chemin par terre était long et très dispendieux. Le trajet de mer ne laissait pas d'être assez considérable mais avec un bon vent nous devions être rendus à Lubeck en moins de 6 jours et sans beaucoup de frais. Il préféra donc d'embarquer tout son monde mais il avait un grand nombre d'infirmes, tous n'étaient pas capables, et surtout parmi les religieuses, de supporter la mer. Il fut donc obligé d'y pourvoir et fit faire les préparatifs nécessaires pour voiturer ceux et celles que la prudence et la charité ne permettaient pas d'exposer à l'air de la mer [183] quoique la manière dont je m'étais conduit ~~à son égard~~ envers lui ne méritait guère qu'il eut des égards pour moi, il eut cependant la bonté, par condescendance pour ma faiblesse, de me donner l'option. Je n'ignorais pas combien la mer me serait contraire. Cependant pour des raisons particulières que je lui fis connaître et qu'il approuva, je préfèrai m'exposer aux dangers que je devais courir dans cette petite navigation plutôt que de voyager par terre et puis je n'avais jamais vu la mer, j'étais curieux de pouvoir dire que j'y avais voyagé. [...]

## Lettre 29

[...]

**Lubeck** étant un pays dont la religion protestante est la dominante, nous fûmes dans la nécessité de former une chappelle dans l'intérieur de notre habitation pour y pouvoir célébrer les saints mystères. Nous y établîmes même un petit tabernacle pour y conserver le très saint Sacrement qui était toute notre consolation. Nous y allions à nos heures réglées comme au monastère pour y ~~celebrer~~ réciter [189] nos offices car nous n'y chantions pas. Du reste pendant la journée tous nos exercices étaient les mêmes qu'au monastère. Pendant les premiers jours notre habitation fut le rendez-vous de toute la ville, mais petit à petit le nombre des curieux diminua et nous ne fûmes plus visités que par ceux qui voulaient véritablement s'éduquer. Plusieurs protestans assistèrent à nos offices. Il s'en trouva sur l'esprit desquels l'ensemble de notre vie parut faire impression, entre autre on a beaucoup parlé d'un ministre, chanoine de Lubeck qui devait faire son abjuration. J'ignore s'il a effectuée ce projet qu'il avait formé en venant nous visiter. En général nous n'avons pas eu lieu de nous plaindre soit des personnes en places, soit du peuple, dans ce pays si contraire à notre manière de penser. **Notre séjour y fut au moins d'un mois pendant lequel le R.P. abbé était du côté de Hambourg, occupé de ses religieuses et cherchant un endroit favorable pour nous placer, en attendant qu'il eut pris un parti définitif sur notre dernière destination car je crois qu'il conservait toujours le dessein de nous conduire tous en Amérique.** Vers le milieu d'octobre il revint nous trouver et donna ses ordres pour notre départ. Il avait sans doute des projets, car sans diviser alors son monde, il fit diviser également tous les livres et autres effets appartenant à la communauté. Nous avions environs deux ~~heures~~ jours de marche pour gagner Hambourg. Il ne prit donc que les chevaux et les voitures nécessaires pour les bagages et les infirmes et tous ceux qui en furent capable : religieux et enfant, firent le voyage à pied. Ils eurent bien du mal dans ce voyage car les chemins étaient affreux. Plusieurs même furent obligés de monter sur les voitures qui se trouvant surchargées, eurent bien du mal à avancer.

Nous ne laissâmes pas cependant d'arriver dans les bords de la ville de Hambourg qui me parurent très agréablement bâtis et embellis de toutes sortes de belles plantations. Jamais je n'ai rien vu qui approche davantage des environs de Paris. Après avoir traversé un grand faux-bourg dans lequel on nous montra en passant la demeure de nos religieuses<sup>2</sup>, nous laissâmes la ville à droite pour traverser une grande vallée coupée de plusieurs canaux et agréablement plantée qui nous conduisit dans [190] un autre faubourg ou village situé sous les rives de l'Elbe.  
[...]

---

<sup>2</sup> Ce fut dans cette maison que mourut Mlle Perache, religieuse carmélite de la ville d'Amien

## Lettre 32

[...]

Comme le monde qu'il avait dans cette maison [Velda] était assez considérable, qu'il en eut été embarrassé à La Valsainte et que d'ailleurs **il n'avait pas perdu de vue le projet de faire des tentatives pour s'établir en Amérique, il proposa à ceux qui en auraient la bonne volonté de s'en aller de ce côté. Il trouva, dit-on, huit, tant religieux que convers et tertiaires et quelques enfants qui sont effectivement parvenus à s'embarquer et qui sont heureusement arrivés dans la partie occidentale du Canada.** [222]

Cependant les religieuses étaient à Villard-Volar et n'y étaient qu'en attendant. Le R.P. ne les perdait pas de vue. Tout son tems, lorsqu'il était dans le pays, était employé à leur chercher un gîte stable. Il fit pour cela une infinité de démarches, fut en marché pour faire l'acquisition de plusieurs châteaux. Enfin il se détermina et acheta la Petite-Riedra<sup>3</sup> et toutes les terres qui en dépendent. Les [223] bâtiments n'étant pas assez grands, il fut dans la nécessité de bâtir. Ce qui ne se fit pas en un jour. Il ne laissa cependant pas de tirer ses religieuses de Villars-Volar pour les rapprocher du lieu de leur résidence. Ce qu'il fit en les logeant dans le château de La Grande-Riedra où elles passèrent plus de 18 mois, très mal et accablées d'infirmités, jusqu'à ce que leur maison fut achevée. Lorsqu'il fut question de sortir de Villars-Volars, le propriétaire mécontent intenta un ~~procès~~ espèce de procès au R.P. dont il fut encore le dindon. On mit sans perdre de tems la main à l'œuvre pour bâtir le nouveau monastère. L'ancien bâtiment fut conservé dans son entier. On se contenta d'élever un grand édifice carré qui contient la chappelle et tous les lieux réguliers, le tout construit à la hâte, sans épargner l'argent, car j'ai entendu dire que cet édifice avait coûté ~~autant~~ considérablement. Il était à peine terminé que les religieuses en prirent possession. Ne pourrait-on pas attribuer à cette précipitation d'habiter une maison aussi nouvellement bâtie l'état de dépérissement et de langueur où elles sont habituellement ? Comme ces bonnes filles obligées à la plus exacte clôture ~~ne sont~~ n'étant pas dans le cas de gérer leur bien par elles-mêmes, le R.P. a fait bâtir à deux portées de fusil de leur maison une espèce de ferme dans laquelle demeurent le directeur ~~de la maison~~, un cellérier et 12 à 15 enfants et des domestiques pour l'exploitation des terres. Lorsqu'il les vit ces bonnes filles établies chez elles, il leur donna les revenus des terres dépendantes de leur maison pour vivre, avec permission de chercher ailleurs ce qui leur manquerait. Elles auraient bien suffisamment de quoi subsister honnêtement si, conformément aux volontés manifestées du Gouvernement, elles se bornaient au nombre déterminé de religieuses ~~par le Gouvernement~~ dans leurs lettres d'admission qui, si je ne me trompe, leur permet d'être 24 à 30 personnes. Mais plus obéissantes au R.P. qu'aux loix de l'Etat, elles croiraient se rendre coupables que de mettre des bornes à leur zèle. Leur porte est ouverte à toutes les personnes qui s'y veulent réfugier et leur communauté se trouve composée de plus de 60 individus, ce qui fait qu'elles ont la plus grande peine à vivre misérablement et qu'elles sont obligées d'avoir une personne continuellement en quête pour elles car le R.P. ne leur ajoute pas un sol de ses deniers à leurs revenus. Elles ont un Tiers-Ordre comme les religieux dont l'occupation est de vaquer à l'éducation des petites filles. [224] Le R.P. abbé en

---

<sup>3</sup> Ferme située sur le chemin de Fribourg, à 6 lieux de La Valsainte



arrivant s'en trouvant un peu embarrassé, parce qu'elles augmentaient de beaucoup la communauté de ses religieuses, en avait placé une partie à La Roche et une partie à Gruyère, dans le même tems qu'il y avait des frères du Tiers-Ordre pour l'instruction des garçons. La prudence eut dû interdire toute communication des hommes avec les femmes sous les plus spécieux prétextes de bien mais le R.P. abbé toujours très confiant, ne porta pas ses vues si loin. Bientôt à La Roche le premier maître des garçons contracta une liaison avec la 1<sup>ère</sup> maîtresse des filles déjà d'un certain âge et qui n'était rien moins que jolie. On s'en aperçut. On donna des avertissements qui ne furent pas écoutés. La chose éclata et devint d'une publicité à n'en plus pouvoir douter. L'un et l'autre s'étaient ménagé des amis dans La Roche. On leur avait promis les écoles et ils devaient se marier ensemble. Déjà ils s'étaient nantis de bien des petits objets appartenant à La Valsainte, etc. Le R.P. en l'absence de qui se tramait cette intrigue, revint. On l'en avertit. Il n'en voulut rien croire. Le désaveu du coupable lui fut une preuve suffisante. Mais à peine le R.P. fut-il parti de nouveau que la chose éclata. Le cher frère et la chère sœur quittèrent leur habit, se retirèrent en maison bourgeoise. Heureusement qu'on eut des raisons suffisantes pour actionner contre eux comme coupables de fraude. Ils furent obligés de s'éloigner et ne purent pour le moment accomplir le dessein qu'il avaient formé de rester à La Roche en qualité l'un et l'autre de maîtres d'école et ils en seraient venus à bout car ils avaient pour eux le curé et les premiers du village. Ils ne manquèrent pas pour cela leur vocation car j'ai su depuis qu'ils se sont rejoints et unis par le mariage.

Cette aventure cependant fit ouvrir les yeux et engagea à porter un œil ~~plus~~ attentif sur ce qui se passait à Gruyère. Il était tems car le maître des enfants était déjà en très bonne intelligence avec la maîtresse, petite bossue qui avait su si bien capter le bon frère, qu'il ne passait pas de jour sans trouver les moyens de l'aller visiter au moins trois ou quatre fois. Le R.P. abbé comprit enfin le danger de ces sortes d'approximations. Il fit rentrer toutes des demie-nones à La Riedra avec les autres. Les frères revinrent à La Valsainte avec leurs enfants et tout fut tranquille mais le public qui aime à s'amuser fut quelques tems à l'être.

Vous croiriez sans doute, Monsieur, en voyant le R.P. abbé tout occupé de ses religieuses, de ses enfants, de différents établissemens dans le Valais et dans le pays, qu'il peut à peine suffire à tant de [225] besogne, que chacune de ces choses demandant sa présence, il se fixe au moins dans un centre d'où il puisse facilement correspondre. Mais c'est ce qui vous trompe. Pendant les deux années où il a fait ces différentes entreprises, il est allé successivement de Rome, en Espagne, en Portugal et est encore retourné une fois à Darfeld. Son voyage à Rome avait pour objet principal de faire approuver son Tiers-Ordre et en particulier une règle qu'il leur avait composée lui-même en tentant de se rapprocher autant qu'il pouvait de la règle de saint Benoît et des usages de Cîteaux. Il n'eut d'autre réponse sur ce point qu'un bref d'encouragement de Sa Sainteté qu'il fit imprimer et le fond de l'affaire est encore pendant. Par la même occasion il obtint à Rome une maison pour y établir une communauté de notre réforme. Il y envoya depuis un religieux avec le titre de supérieur *ad tempus* et celui-ci profita des bonnes grâces de plusieurs cardinaux pour se faire confirmer par le pape, nommé et béni abbé avec exemption de toute juridiction du R.P. Il établit aussi en passant à Gène le Père François de Sales supérieur du Piémont comme supérieur d'un nouvel établissement qui lui était offert. Son voyage

d'Espagne avait pour but de chercher dans ce pays des ressources pécuniaires pour fonder son Tiers-Ordre et de visiter ceux de nos frères qui y sont établis. Il espéra trouver en Portugal les moyens d'y former quelque établissement ou tout au moins d'y trouver de l'argent. Enfin **il retourna à Darfeld pour voir si parmi les religieux, il n'y en aurait pas quelques uns de bonne volonté qui voulussent aller en Amérique.**

[...]

### **Frères enterrés à La Valsainte**

[...]

Le 5°, **Frère Palémon** dit Jacques Antoine Mangola, piémontais, entré à l'âge de 24 ans le 6 X<sup>br</sup> 1791, mort le 12 juin 1793. C'est le premier que j'ai vu mourir. Il était à l'infirmerie lorsque je suis arrivé au monastère. Dès que je fus établi chirurgien, le R.P. me conduisit pour l'y visiter. Je le trouvai assis devant une table, occupé à trier des graines que l'on mêlait ensemble pour l'occuper à les séparer pendant le travail car les infirmes sont obligés de travailler comme les autres et il ne leur est pas permis de vaquer à la lecture pendant ce tems. Je vis en lui l'échantillon de ce que je devais voir par la suite dans un grand nombre d'autres. Il avait la figure, les jambes et les cuisses énormément enflées. Toute sa peau était d'une couleur verdâtre. Il toussait sans presque discontinuer et rendait par les crachats une matière purulente sanieuse, d'une fétidité insupportable. Son pouls était petit, serré, vite et presque agonisant. On me dit qu'il s'était tué à travailler du métier de menuisier, pour faire les stalles du chœur. Je n'en voulus rien croire mais je ne vis dans sa situation qu'une cachexie scorbutique portée au suprême degré qui n'était que le fruit d'une nourriture plus que grossière, prise en trop grande quantité, après un jeûne trop longtemps prolongé. Comme l'on attribuait sa maladie à la faiblesse et à l'épuisement, on lui donnait abondamment de la nourriture. On l'obligeait même de manger, ce qu'il faisait par obéissance et ce qui, bien loin de le rétablir, ne faisait qu'accélérer sa fin. On ne la regardait pas encore comme fort prochaine mais jugeant par l'état du pouls qu'il ne pouvait aller loin, j'engageai le R.P. à l'administrer au plus tôt, ce qui fut fait le 6 juin. On le descendit à l'église où il reçut les derniers sacrements. De retour à l'infirmerie il tomba dans un véritable délire. Il disait voir des anges, etc... On attribua bien son état à quelque grâce particulière mais comme le malade n'avait plus aucune suite [274] dans ses raisonnements, je vis bien que tout venait de la faiblesse de son esprit. Il vécut encore six jours pendant lesquels je n'eus aucune relation avec lui. On le mit sur la paille à ses derniers moments et il rendit son esprit au Seigneur le 12 juin 1793. Son amour pour le travail, pour la régularité et pour l'obéissance ont rendu sa mémoire vénérable. ~~Après sa mort~~ On a écrit une relation des traits les plus édifiants de sa vie et de sa mort. C'est le **P. Urbain, fondateur de la maison de l'Amérique**, qui en est auteur.

[...]

## Frères morts hors de la Valsainte

[...]

7 - **Frère Dominique**, religieux, prêtre, de la Grande-Chartreuse, entré à La Valsainte le 5 janvier 1796 âgé de 48 ans, **mort en Amérique le 1<sup>o</sup> ou 26 août 1804**. A l'époque de la révolution en France il fut vivement persécuté et eut beaucoup à souffrir, ayant été exporté sur un vaisseau où on leur fit les plus mauvais traitements. Dieu ayant permis qu'il soit échappé à ce danger, il vint à La Valsainte où, après avoir fait son noviciat, il fit profession. Il sortit de la Suisse avec nous et fit tout le voyage ~~en Russie~~. Il fut un de ceux qui partirent les premiers de Vienne pour aller à Oresca en Russie et le R.P. abbé le prit avec lui pour l'accompagner dans le voyage qu'il fit à Petersbourg. Il était sujet à une ~~eu~~elle infirmité très douloureuse. Lorsque nous fûmes sur le point de sortir de la Russie elle s'augmenta à un point considérable ce qui lui fit prendre la résolution de s'arrêter et de se fixer dans un monastère de chartreux. Mais dès que le R.P. l'eut appris, il en fut très mécontent et l'envoya rechercher. Il revint donc se joindre à nous et suivit la communauté. **Étant à Velda [292] il s'offrit au R.P. pour accompagner le Père Urbain en Amérique, ce qui fut exécuté**. J'ignore ce qu'il y a fait. Nous avons reçu le billet de sa mort vers le mois de mars 1806. Il fut beaucoup regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Il le méritait à tous égards à cause de sa grande piété et de la bonté de son caractère.